

dois en Canada. Les cours d'eau sont ici en profusion répandus sur le sol; les communications en été sont ouvertes dans tous les sens; enfin nous ne voyons nulle raison pour empêcher que les objets de première nécessité soient dus à nos propres bras dès qu'il sera bon genre de ne porter que de ceux-là. — Un commerce libre, d'ailleurs, comme on le promet en compensation de la protection de nos bois amènerait ici des navires et des marchands de tous les pays; nous verrions chez nous concurrence pour la vente des produits étrangers, et concurrence pour l'achat des nôtres; nous vendrions le peu que nous avons plus cher, et nous achèterions ce qu'il nous faut à meilleur marché; tandis qu'aujourd'hui, c'est le contraire; ce sont les étrangers monopoleurs qui fixent les prix de notre propre marché, et la protection n'est accordée exclusivement qu'à ceux de leur extraction; on ne peut citer aucune exception à cette règle. Toutes les marchandises françaises par exemple, à l'exception peut-être de la coutellerie, luttent avec avantage avec celle de l'Angleterre partout où des traités ne protègent point, ce dernières. La Hollande, la Belgique, l'Italie nous apporteraient ce qui ne nous vient qu'après avoir laissé dans les mains des manufacturiers, des commissionnaires anglais, des marchands anglais en gros, et de nos marchands en détail, de profits qu'ils fixent eux-mêmes et que nous n'avons nul moyen de contrôler.

Une autre réflexion doit nous porter encore à faire nos efforts pour ne pas nous opposer à ces arrangements auxquels d'ailleurs nos humbles pétitions ne changeront rien. Ceci est une raison de principes. Les droits protecteurs que nous avons nous sont des droits oppressifs sur le peuple des trois-royaumes. Allons-nous désormais faire cause commune avec le gouvernement anglais contre son propre peuple? et cependant c'est ce que nous allons réclamer si nous le supplions de faire payer plus cher à ses consommateurs ce qu'ils peuvent avoir à meilleur marché. Non, faisons tous nos efforts pour obtenir un commerce libre qui excite notre industrie, qui encouragera notre agriculture, dont les souffrances ont été moins pour cause une insuffisance de la nature que la négligence de ceux qui l'exploitent. Qu'on mette la main avec ardeur à la charrue, au métier, et les beaux temps prospères d'autrefois, qu'on vante tant aujourd'hui, viendront luire encore sur cette contrée que le commerce n'a doué que du luxe étranger sans y répandre l'activité; la richesse, qui seules le peuvent entretenir.

Un nouveau journal, le *British North American* vient de faire son entrée de ce monde. Il est rédigé couci-couci par Mr. le docteur Burke, célèbre autrefois dans Québec par ses tâtements de crânes. On voit évidemment par la lecture de sa feuille que ses visites aux têtes du prochain n'ont pas fort contribué à améliorer la sienne. Ceci est pardonnable; il en a tant vu de fêlées. Dans son premier article éditorial il nous annonce qu'il est indépendant, qu'il veut cependant soutenir l'administration Thomson, et plus loin, qu'il ne veut que la justice! Il paraît même qu'il veut parler de la *justice égale*. Connu! — Encore du humbly vêtu de papier blanc!

**Monsieur Zaionczek**, jongleur Polonais en grande réputation, va d'arriver en cette ville, où il se propose de donner bientôt quelques représentations; nous avons vu quelques unes des nombreuses recommandations dont il est muni et la Jéssus nous pouvons augurer qu'on se portera en foule au spectacle que donnera bientôt au théâtre royal le nouvel artiste; dont les curiosités naturelles et l'habileté surnaturelle ne manqueront sans doute pas de plaire à notre peuple toujours avide de récréations innocentes.